

Notre - Dame de la Pierre

Autor(en): **A. S,**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1898)**

Heft 12

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-247887>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS, 26^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

26^{me} année, LE PAYS

L'Histoire de Bellelay n'est interrompue que pour deux numéros, afin de laisser place à ces quelques pages sur Mariastein qui méritent place d'honneur dans le Pays du dimanche.

Notre-Dame de la Pierre

Badois, Alsaciens et Suisses connaissent à merveille le chemin de la sainte montagne appelée en français *la Pierre* et connue en allemand sous le nom de Mariastein. Située à une petite distance de la ville de Bâle, à laquelle il est relié par une grand route, facilement abordable aux piétons de tous les côtés, ce lieu de pèlerinage, justement renommé, plait aux simples touristes aussi bien par le site ravissant qui l'encadre que par l'air pur et vivifiant qu'on y respire. Rien de plus pittoresque que ce vieux monastère perché comme l'aïre d'un aigle au sommet d'une muraille de rochers. Mais le vrai trésor de cet endroit de bénédictions, c'est sa chapelle souterraine et sa Vierge miraculeuse.

Disons un mot de la première. En réalité, elle est l'œuvre de la nature, la main de l'homme n'a fait que l'agrandir et la travailler : de là son aspect pittoresque et attrayant. Profonde de 14 mètres 50, haute de 7 mètres 50, elle en compte 20,50 dans sa plus grande largeur. Dès l'entrée, le regard du visiteur découvre, à droite, l'autel de marbre qui supporte la statue miraculeuse. La Vierge est représentée assise ; de son bras droit elle soutient l'Enfant Jésus, tandis que sa main gauche porte le sceptre ; sur sa tête, la couronne royale est l'emblème significatif de sa sublime dignité et de son immense pouvoir.

Tous ceux des pèlerins qui ont vu la Terre-Sainte s'accordent à reconnaître une ressemblance frappante entre la chapelle souterraine de Mariastein et la grotte de Bethléem. Les murs de cette dernière ne paraissent pas à nu, car des tentures précieuses les recouvrent ; à Mariastein, au contraire, les parois de rocher sont visibles partout, sauf là où les rétables des autels y mettent obstacle : cette circonstance donne à la chapelle un cachet et un charme tout particuliers. Mais ici comme à Bethléem on arrive par deux couloirs en forme d'escaliers dans l'église placée au-dessus.

Peu de sanctuaires sont plus impressionnants, invitent davantage et conviennent mieux à la prière. Dans cette silencieuse chapelle au sein des rochers, on se sent tout à soi, isolé du monde et de ses distractions ; c'est à peine si, de temps à autre, un écho lointain vient troubler la solitude profonde de ce lieu de recueillement. Il semble que l'âme y soit seule avec son Dieu, ou plutôt non, entre Dieu et son serviteur il y a, comme intermédiaire, comme avocate, la

Mère de Dieu, dont l'aimable sourire rassure et encourage. Pour peu qu'on ait de foi et de piété, on ne quitte pas Mariastein sans se promettre d'y revenir. La preuve que Notre-Dame de la Pierre ne rebute personne et qu'elle ne cesse de remplir sa miséricordieuse mission, c'est que, du matin au soir, la chapelle souterraine est assiégée par la foule des pieux pèlerins, qui accourent de toutes parts avec l'espoir d'être exaucés et secourus.

Une intelligente restauration due au zèle éclairé du gardien du pèlerinage et aux aumônes accumulées des fidèles, de splendides vitraux représentant les scènes touchantes de l'Annonciation et de la Visitation avec une finesse de traits et un heureux choix de couleurs qui font honneur à l'artiste, mériteraient d'attirer en foule les visiteurs quand les pensées plus hautes de la piété et de la foi ne seraient pas la plus éloquente et la plus efficace des invitations.

Voici maintenant, résumée en quelques mots, l'histoire du pèlerinage et du couvent de Mariastein. Quant à ceux qui seraient curieux de plus amples détails, ils feront bien de consulter *l'Histoire complète* et richement illustrée du pèlerinage et du couvent de Mariastein, par le R. P. Laurent Eschlé, de l'ordre de saint Benoît (ce gracieux petit volume est en vente à Mariastein près Bâle.)

Une tradition vieille de six siècles rapporte qu'un jeune enfant, tombé dans la vallée de la grotte maintenant transformée en chapelle, fut retrouvé sain et sauf, grâce à la protection de la Mère de Dieu, qui, environnée d'une troupe d'anges, daigna se montrer à lui et le sauver d'une mort certaine. La Reine du ciel poussa plus loin la condescendance : elle voulut faire du petit innocent son messager et le chargea d'annoncer aux hommes que, dorénavant, elle choisissait cette grotte pour sa demeure et entendait y être honorée. « *Tous ceux, lui dit-elle, qui viendront m'invoquer en ce lieu et auront recours à ma protection, je parlerai pour eux à mon divin Fils, afin qu'Il les secoure dans tous leurs besoins.* » Les six siècles qui se sont écoulés depuis attestent que Marie n'a pas manqué à sa promesse.

Le pèlerinage, une fois organisé, prit de rapides développements. La grotte, rendue accessible, devint une chapelle. A l'instigation des sires de Rothberg, dont le manoir familial, en ruines depuis 1356, se dressait auprès de Mariastein, le concile de Bâle reconnut authentiquement l'existence du pèlerinage de Notre-Dame de la Pierre (1442) et en confia la desserte aux Pères Augustins établis dans cette ville (1471-1516).

Un instant, la Réforme parut menacer l'existence même de Mariastein, mais la Vierge bénie veillait sur son sanctuaire. Le triple fléau de la famine, de la peste et de la guerre, en s'abattant sur le pays, ramena bientôt les popula-

tions éperdues aux pieds de la Madone pour y chercher, comme auparavant, des consolations et des secours. Un événement providentiel contribua, vers cette époque, à porter au loin la réputation de Notre-Dame de la Pierre. Ce fut la préservation, regardée comme miraculeuse, du jeune baron Hans ou Jean Thüring de Reichenstein, qui était tombé d'une hauteur d'environ 40 mètres sans presque se faire aucun mal. Pour éterniser la mémoire de ce bienfait, le père du gentilhomme sauvé, Pierre Rich de Reichenstein, seigneur de Landskron (château voisin en ruines depuis l'année 1816), fit construire la chapelle de Notre-Dame des sept Douleurs et fut pour Mariastein le plus dévoué et le plus généreux des protecteurs.

Sur ces entrefaites, la châtellerie de Rothberg, sur le territoire de laquelle se trouvait aussi Mariastein, fut vendue à la ville de Soleure, qui, voyant le développement pris par les pèlerinages, eut l'idée d'en confier la desserte aux Bénédictins de Beinwil.

Le couvent dont il s'agit, bâti dans une gorge sauvage du Jura, n'était qu'à cinq lieues environ de Mariastein. Sa fondation remontait à l'an 1085. Elle était l'œuvre de quelques puissants personnages qui cherchaient par là à réparer leurs injustices, et le couvent n'avait pas tardé à devenir très florissant. Les épreuves pourtant ne lui avaient pas manqué ; mais il en était sorti victorieusement, et tout lui présageait un long et brillant avenir. C'est alors que le vaillant abbé Finten Kieffer (1633-1675) répondit à l'appel de Soleure et, suivi de ses religieux, se transporta à Mariastein (1648), où il avait eu soin d'acquiescer les terrains nécessaires et de faire élever les bâtiments claustraux au-dessus de la chapelle miraculeuse.

Le 31 octobre 1655, Mgr Jean-François de Schoenau, alors évêque de Bâle, consacrait la nouvelle église sous le vocable de saint Vincent martyr. Le pèlerinage était entré dans une période de réjouissante prospérité. Les guérisons qui allaient s'y multipliant, les grâces sans nombre qu'on y obtenait, tout contribuait à rendre populaire le sanctuaire de Mariastein.

Après un siècle et demi de travaux que le Ciel bénissait visiblement, le couvent de Mariastein disparut un instant dans l'épouvantable tourmente qui s'éleva du côté de l'ouest et qu'on a appelée, d'un nom tristement fameux, *la grande Révolution* ou la *Révolution française*. La statue miraculeuse une fois soustraite aux regards et aux mains des profanateurs, les religieux se virent contraints de prendre le chemin de l'exil, et les bâtiments claustraux furent vendus à un prix dérisoire.

En 1802, l'abbé Jérôme Brunner eut la bonne fortune de pouvoir les racheter. Grâce à d'incessantes démarches et à des sacrifices de toutes sorte, son successeur, l'abbé Placide Achermann, parvint à y rétablir la vie commune. En 1821, l'infatigable Prélat mettait la main à

la décoration de la chapelle souterraine et à la restauration de l'église supérieure. Neuf ans plus tard, la tour imposante du clocher envoyait dans les airs les accords joyeux d'une belle et harmonieuse sonnerie.

Mariastein avait donc heureusement échappé au naufrage. Mais, alors que son action bienfaisante recommençait à se faire sentir au loin, un nouveau point noir ne tarda pas à apparaître à l'horizon. Cette fois le danger venait du côté du gouvernement de Soleure, qui avait subi l'influence du mouvement et des idées de 1830. Se faire les tuteurs intéressés du couvent, pratiquer dans sa caisse d'intelligentes saignées, fermer prudemment la porte aux novices, c'était le moyen le plus simple d'empêcher l'arbre de rellévir, c'était le condamner à mourir de sa belle mort. La mort n'arrivant pas assez vite au gré de ces étranges patrons, ils n'eurent pas honte de recourir au mouvement tournant d'une prétendue réorganisation et, en se donnant hypocritement pour des hommes de progrès, soucieux des intérêts du peuple et respectueux des lois et de la justice, de faire disparaître un foyer de lumière, de détourner de leur destination des biens consacrés à Dieu et à l'Eglise et de fouler aux pieds la liberté dans le double domaine civil et religieux.

Le 17 mars 1875, les gardiens du sanctuaire, à l'exception de quelques-uns, auxquels on permit de rester pour le service, obligé du pèlerinage, furent contraints de dire adieu à la chapelle miraculeuse et à leur cher couvent de Mariastein. Mais l'injustice des hommes n'engage pas Dieu.

Sur le sol français, à quelques pas de la frontière suisse, les Bénédictins exilés surent se créer un nouvel exil.

Si grandes que fussent les difficultés, Delle vit bientôt, avec un joyeux étonnement, surgir à l'une de ses extrémités un couvent et un collège, devenus depuis lors très florissants. La protection de Dieu sur la communauté proscrie était visible. L'Etat de Soleure avait profité de la crise néfaste du *Kulturkampf* pour faire main basse sur les propriétés du couvent de Mariastein et pour en chasser les légitimes usufructiers. Mais le but principal, qu'on se gardait bien de faire connaître au peuple, c'était d'anéantir le pèlerinage en même temps que le couvent. La première partie du programme des persécuteurs avait réussi, il s'agissait d'arriver à la réalisation de la seconde. Or, à l'heure qu'il est, pèlerinage et couvent, quoique séparés, existent encore et ne disparaîtront pas de sitôt, s'il plaît à Dieu; qu'en pensez-vous, pieux pèlerins, qui allez chaque année visiter au moins une fois

Feuilleton du *Pays du dimanche* 7

Le secret du blessé

RÉCIT MILITAIRE

par PIERRE SALES

Oh! il chercha... même pendant la manœuvre ce qui lui procura des distractions, des oublis, et la menace de voir ses huit jours transformés en quinze; et lorsqu'il revint encore s'asseoir sur son lit, de plus en plus lourd, il n'avait toujours pas trouvé. Et alors, il se mit à nettoyer son fournil; c'était leur grande ressource, à Firmin et à lui, quand ils ne savaient à quoi employer leur après-midi.

Il se mit donc à faire son nettoyage et avec tant d'acharnement qu'un moment on le vit tout blême, tremblant, le front couvert de grosses gouttes de sueur; mais on pensa que cela était causé aussi par l'inquiétude que lui causait la blessure de son ami.

C'était vraiment une très grave blessure que celle de Firmin et qui intriguait aussi vivement le Dr Derbois, médecin en chef de l'hôpital du Gros-Caillon, que le capitaine Chenu.

De taille moyenne, carré, solide, le visage

la Vierge miraculeuse au fond de sa grotte béni, bons catholiques, qui aimez la justice autant que vous avez en horreur l'iniquité? Faut-il désespérer parce que l'heure des ténèbres est venue momentanément assombrir l'horizon? La même Providence qui pendant huit siècles a veillé d'une manière si admirable sur les couvents de Beinwil et de Mariastein ne peut-elle pas, quand elle le jugera à propos, relever ce que la main des hommes a jeté à terre, ramener les beaux jours disparus que tant d'âmes ferventes et tant d'amis fidèles redemandent? L'avenir l'apprendra, à nous peut-être qui avons assisté à la consommation de l'injustice, assurément à ceux qui viendront après nous et qui, d'une façon ou d'une autre, auront l'occasion de s'écrier après le généreux martyr de la république équatorienne: *Dieu ne meurt pas!* Quant à l'auteur de ces lignes, il conserve au fond de son cœur l'impérissable espérance que l'heure sonnera où les Bénédictins exilés retrouveront leur place auprès de la chère et tant regrettée Madone dont ils avaient été constitués les gardiens et, en reprenant le cours un instant interrompu de leurs prières et de leurs bonnes œuvres, pour l'honneur de Dieu et l'avantage du peuple chrétien, montrer une fois de plus la vérité de cette parole:

*L'homme propose et Dieu dispose,
Toujours, par tout, en toute chose.*

A. S.

CHRONIQUE HORTICOLE

Les arbres et leurs fruits

(Suite)

De ce que nous avons dit, il résulte qu'il ne suffit pas de planter des arbres; il faut encore et surtout planter de bons arbres.

Mais pour planter de bons arbres, il faut les connaître.

Comment les connaître?

Il y a longtemps qu'on l'a dit, et c'est même dans l'Evangile: « On connaît l'arbre à ses fruits. »

Un mauvais arbre n'a jamais produit de bons fruits et réciproquement.

Cela ne suffit pas, néanmoins, et j'ajouterais qu'il faut connaître les arbres *par leur nom*, car rien ne sert de les connaître, si nous ne pouvons les reconnaître.

J'ai mangé une excellente poire chez M. X...

— C'est très bien, mais quelle poire était-ce?

— Oh! très belle, jaune, rouge du côté du soleil, juteuse, fondante, etc...

rude et bon, garni d'une barbe touffue, les yeux perçants, le Dr Derbois était un des plus audacieux chirurgiens de la nouvelle école. Il opérait en riant, en blaguant ses malades, en les bousculant même, mais sans que jamais une goutte de sang allât plus loin que son tablier. Il a été récemment nommé professeur au Val de Grâce.

— Drôle de coup! fit-il, lorsque les infirmiers eurent couché Firmin devant lui.

Et, après avoir examiné sommairement la fracture du crâne qui était à gauche, sur la bosse pariétale:

— Rassez-moi les cheveux à l'entour, ordonna-t-il à son aide-major, et lavez. Je le reverrai après ma visite.

Sa visite terminée, il se lava minutieusement les mains; et, comme sa vieille amie et collaboratrice, sœur Olympe, lui tendait respectueusement la serviette, il dit:

— Ma sœur, je crois que nous avons un blessé pour vous.

C'est-à-dire un être qui allait être spécialement confié à cette créature dont le dévouement n'avait pas de limites.

— Allons! fit-elle presque joyeuse.

Et elle suivit le Dr Derbois près du lit de Firmin. Le médecin demeura longtemps penché au-dessus de ce pauvre crâne, sur lequel on distinguait une éraflure plutôt qu'un trou; mais il

Si vous voulez retrouver ce fruit avec de parfaites indications, vous avez bien à faire; autant vaudrait la réponse d'une brave femme à qui je demandais un jour le nom d'une superbe poire qu'elle portait dans son panier au marché voisin: « Oh! s'écriait-elle, d'un air triomphant, c'est une poire de monsieur, ce n'est pas une poire de paysan. Il n'y a que cet arbre au village de X...: la greffe vient de Monsieur le curé; elle a plus de 40 ans et quand elle sera morte, on ne trouvera plus de poires comme cela. »

Il est donc très important de connaître les fruits par leur nom.

Pour cela, j'engagerais tous mes lecteurs à se procurer un bon catalogue.

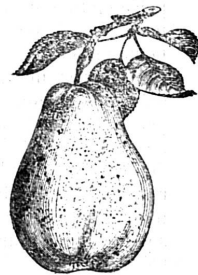
Oh! n'ayez crainte, cela ne coûte qu'un port de lettre!

Ecrivez à MM. Baltet à Troyes (Aube) à MM. Croux à la vallée d'Aulnay, près Sceaux (Seine), à M. Jamin à Bourg la Reine, près Paris, et ils vous enverront, par retour du courrier, un superbe catalogue, vrai dictionnaire, que vous feuillerez le soir, à la veillée et dans vos moments de loisir.

Ouvrons donc un de ces catalogues et étudions-le en détail.

Nous commencerons, si vous le voulez bien, par quelques bonnes poires; ce sont certainement les reines des fruits de nos pays, et on en jouit si longtemps: du mois d'août au mois de mai!

Et d'abord, au mois d'août, nous trouvons par ordre de mérite:



La Williams

ou

Bon Chrétien Williams

Qui de nous n'a mangé cette bonne grosse poire, jaune, fondante, musquée, et combien cependant ont pu mettre sur elle son nom de baptême?

Cet excellent fruit, de grosseur moyenne, parfois volumineux, à peau fine, jaune paille, semée de points grisâtres, à chair blanche, juteuse, très fine et très fondante, est originaire d'Angleterre. Sa première fructification date du commencement du siècle. Au mois d'août 1816

suffisait de presser un peu sur cette éraflure pour que de la pulpe cérébrale s'en échappât.

— Ham! prononça le docteur, on t'a joliment arrangé, mon pauvre garçon!

On vint l'aviser, en ce moment, que le capitaine Chenu demandait à voir le blessé. Il grogna bien dans sa barbe, mais donna tout de même l'ordre d'introduire l'officier et lui dit:

— Si c'est pour l'interroger, vous pouvez voir qu'il est incapable de répondre...

— Il reviendra bien à lui, tout à l'heure?

Mais je lui défendrai de dire un mot.

Pourvu que j'entende les premières paroles qui lui échapperont!

Le médecin, de nouveau penché sur le blessé, introduisit une pince minuscule dans la blessure. Avec des précautions infinies, il retira une esquille, puis une seconde, puis un débris de fer qu'il tendit instinctivement au capitaine Chenu.

— Tenez! voilà qui vous sera plus utile que tous les interrogatoires!

Tonnerre! s'écria le capitaine-instructeur.

Et, ayant examiné ce petit morceau de fer:

— Tomerre! répliqua-t-il avec l'accent du triomphe; une pointe de molette d'éperon! c'est bien un cavalier qui a fait le coup!

Une pointe de molette!

(La suite prochainement.)